La « petite renaissance » d'Aymon de Montfalcon. Le goût de l'évêque et des milieux canoniaux pour l'Italie et les monuments

Grégoire Oguey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/1353>

DOI : 10.4000/edl.1353

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 107-128

ISBN : 978-2-940331-69-7

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Grégoire Oguey, « La « petite renaissance » d'Aymon de Montfalcon. Le goût de l'évêque et des milieux canoniaux pour l'Italie et les monuments », *Études de lettres* [En ligne], 3-4 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 16 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/1353> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.1353>

LA « PETITE RENAISSANCE » D'AYMON DE MONTFALCON. LE GOÛT DE L'ÉVÊQUE ET DES MILIEUX CANONIAUX POUR L'ITALIE ET LES MONUMENTS

En 1494, Aymon de Montfalcon s'émerveille devant les ruines d'*Aventicum*. Ce goût précoce pour l'Antiquité, il l'a cultivé bien avant de devenir évêque. Ses ambassades à Rome lui ont assurément fait voir les vestiges de nombreux monuments. Beaucoup de chanoines de la cathédrale entretiennent également des liens avec la capitale de la Chrétienté, dont l'attrait se mesure tout au long de l'épiscopat d'Aymon de Montfalcon. Ces contacts personnels ont favorisé le passage au nord des Alpes des idées et des goûts de l'humanisme, un rapport rénové au passé et de nouvelles lettres dans les inscriptions: les capitales romaines. Apposées sur des monuments gothiques, mêlées à d'autres graphies, elles se trouvent au carrefour d'une forme de syncrétisme caractéristique de l'épiscopat d'Aymon de Montfalcon.

Début décembre 1494: après s'être rendu en mission à Fribourg pour le duc de Savoie, l'évêque de Lausanne Aymon de Montfalcon arrive à Avenches, ville dont il est le seigneur temporel. Il vient y régler plusieurs affaires, trancher différentes causes et s'accorde un peu de temps pour visiter les vestiges d'*Aventicum*:

Depuis, [l'évêque Aymon de Montfalcon] passa temps en sa dicte ville, en oyant les quedeles de ses subjectz, les pacifiant au mieulx qu'il peut, et en visitant les antiquitez dudict lieu, qui sont presque une merveille¹.

---

1. Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, Ms.h.h.VI-48, fol. 30r. Édition de l'ensemble du fragment chez P. Rüch, « Un récit de la captivité du Chapitre de Lausanne en février 1537 », p. 60 *sq.*

Alors que l'historiographie place essentiellement le développement de l'humanisme en Suisse occidentale au XVI^e siècle, et souvent en lien avec la Réforme², l'émerveillement d'Aymon de Montfalcon pour la capitale des Helvètes à la fin du XV^e siècle déjà doit interpeller. Si l'évêque apprécie ces ruines romaines, c'est donc qu'il entretient des rapports culturels assez étroits avec l'Antiquité et l'Italie. Du reste, de nombreux autres témoignages dressent le portrait d'un prélat humaniste sensible à une certaine *imitatio* de l'Antiquité, autour duquel se côtoient des chanoines fréquentant régulièrement Rome et l'Italie. Dans les lignes qui suivent, nous nous attacherons à en étudier les traces matérielles à travers leur intérêt pour le patrimoine archéologique et monumental ou les formes scripturaires renaissantes et à définir des liens personnels avec l'Italie.

Revenons à l'émerveillement d'Aymon de Montfalcon devant *Aventicum*, que soulignent les historiens en même temps que son humanisme³, et qui n'est pas sans rappeler un vers célèbre d'Aeneas Sylvius Piccolomini s'adressant à la ville de Rome: *Oblectat me, Roma, tuas spectare ruinas*⁴. Si Aymon de Montfalcon fait là preuve d'une réelle précocité, c'est également le cas du rédacteur de cette chronique hélas très partiellement conservée, qui a jugé bon de relater une activité relevant du plus pur *otium* au milieu d'un récit n'ayant trait par ailleurs qu'au *negotium*. Qualifier les antiquités d'*Aventicum* de «merveilles» reflète peut-être au moins autant le ressenti du rédacteur que celui de l'évêque.

Ce témoignage est remarquable à un triple titre. Tout d'abord, c'est le premier, en Suisse occidentale, d'un intérêt «archéologique» pour des vestiges romains; deuxièmement, c'est une occurrence particulièrement précoce en français du terme «antiquité» désignant explicitement des vestiges romains et non quelque chose d'ancien sans que cette ancienneté soit définie clairement⁵; enfin, c'est un «quasi local», l'évêque et seigneur du lieu, voire le rédacteur dont on ignore tout, qui est le premier à relever la qualité des vestiges d'*Aventicum*. Au XVI^e siècle, ce ne seront que

2. Voir Th. Maissen, «Literaturbericht Schweizer Humanismus».

3. C. Santschi, *L'historiographie des évêques de Lausanne, des origines à Abraham Ruchat (IX^e-XVIII^e siècles)*, p. 144. M. Grandjean, «Jalons pour une histoire de la conservation des monuments historiques vaudois jusqu'à Viollet-le-Duc», p. 75.

4. «Qu'il me plaît, ô Rome, de contempler tes ruines.» Voir par exemple G. Germann, «Respect et piété dans la conservation du patrimoine», p. 43 et n. 11.

5. Nous l'avions déjà relevé dans notre article «Les chanoines, vecteurs de l'humanisme?», p. 126, n. 10.

des étrangers qui s'y intéresseront⁶. Avant eux, les ruines d'*Aventicum*, qui sont toujours restées visibles, avaient régulièrement attiré les commentaires de chroniqueurs. Mais avec Aymon de Montfalcon, on assiste à un changement de paradigme : on quitte la déploration poétique des ruines que l'on trouve par exemple chez Godefroy de Viterbe⁷ pour la fascination pour les vestiges d'une ancienne civilisation.

Le goût des monuments

L'évêque possède un réel intérêt pour les monuments et pour l'architecture, comme en témoignent le portail occidental de la cathédrale de Lausanne, les décors qu'il fait apposer dans nombre de bâtiments ou son appréciation élogieuse de la toute nouvelle collégiale de Valangin qu'il vient consacrer lui-même en 1505 en la qualifiant d'*ecclesiam [...] belle constructam et eddificatam*⁸. Avant même son épiscopat, vers 1483, il fait construire une fontaine et une chapelle à Flaxieu (son lieu de naissance dans l'Ain) sur lesquelles il fait placer des inscriptions et rappelant qu'il en est le constructeur. On lit ainsi sur la fontaine : *Has aedes posuit preclari sanguinis Aymo*⁹. Quelques lignes plus haut, il commence même par s'adresser aux Naïades dans un vers inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide : *Nayades vitreis lusus celebrate sub undis*¹⁰.

Quelle est l'origine de ce goût d'Aymon de Montfalcon pour l'Antiquité et les monuments ? Effectivement précoce dans le cadre restreint de la Suisse romande, il est homme de son temps. À Avenches même, il ne faut guère attendre plus d'une quinzaine d'années pour

6. Cf. *infra*.

7. *Qua fuit urbs quondam grandis, velut altera Troia / Nomen Avenza fuit, quae peritura ruit*. « Cette ville fut grande, jadis ; son nom était Avenches et comme une autre Troie, elle s'écroula, destinée à tomber en ruines. » Godefroi de Viterbe, *Pantheon*, Bâle, Jacobus Parcus, 1559, col. 230.

8. Archives de l'État de Neuchâtel (AEN), AS-P8.22. Cf. J.-D. Morerod, « Valangin, capitale ecclésiastique », p. 69.

9. « Aymon, au sang illustre, érigea ce monument. » M. Grandjean, *L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique*, p. 706.

10. « Naïades, célébrez vos jeux sous ces eaux transparentes. » Cf. Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 555-558 ; ce passage est d'ailleurs lié à la légende d'Énée auquel Aymon aime décidément faire référence.

que les humanistes fassent de la *Civitas Helvetiorum* un terrain d'étude fructueux, en particulier pour la recherche d'inscriptions. Dès 1515, Glaréan vient y faire des recherches à l'invitation de Peter Falck, avoyer de Fribourg, diplomate et pèlerin de Jérusalem ; il sera suivi par Tschudi en 1536, édité par Stumpf en 1547¹¹, et par Philibert de Pingon en 1552¹². En 1506, à Aoste, le duc de Savoie subventionne la restauration de l'arc d'Auguste, démontrant son intérêt pour un monument antique, désirant peut-être en capter une part du prestige impérial romain¹³.

Dans les mêmes années (entre 1503 et 1510), un chanoine de la collégiale de Neuchâtel, Jean de Cœuve, démontre un goût certain pour l'archéologie, l'épigraphie et l'étude du passé. Dans ce qui est un véritable rapport de fouille rédigé en écriture humanistique et presque conçu comme une expérience personnelle tant la première personne du singulier est présente dans son texte, il décrit la mise au jour d'une dalle funéraire à l'abbaye Saint-Jean de Cerlier (Erlach/BE) :

*mirari cepi et inde unguibus et cultro terram scopas et puluerem eiicere et euellere usque adeo quod et ymagines et scripturam lucide discernere potui*¹⁴.

Il l'attribue à la comtesse Berthe, fondatrice de la collégiale de Neuchâtel grâce à l'inscription qu'elle porte et dont il fait le pivot de son argumentaire. Rejetant la tradition orale¹⁵ et donnant un crédit inédit à une source archéologique et épigraphique, il est un témoin remarquable de

11. Voir R. Frei-Stolba, «Früheste epigraphische Forschungen in Avenches».

12. Archivio di Stato di Torino, Storia della Real Casa, Categoria II, Mazzo 6, fol. 190v. Pingon est même le premier à dessiner l'un des vestiges d'Avenches, le cigognier, près d'un siècle avant Mathäus Merian ; nous préparons une étude à son propos.

13. M. Grandjean, «Jalons pour une histoire de la conservation des monuments historiques vaudois jusqu'à Viollet-le-Duc», p. 73.

14. «Je me pris de curiosité et de là à chasser et à dégager, avec mes ongles et un couteau, la terre, les brindilles et la poussière jusqu'à ce que je puisse distinguer clairement des images et une inscription.» AEN, RD-237, fol. 4v. Voir G. Oguey, «Les origines des Neuchâtel (XI^e-XII^e siècles)», p. 212-214.

15. *Hinc est quod non illam Burgundionum reginam Bertham quam credis nostre ecclesie fundatricem crediderim sed alteram Bertham de illustri ac prepotenti comitum genere ortam esse fateor.* «De là, j'aurais cru qu'elle n'était pas Berthe, cette reine de Bourgogne que tu crois être la fondatrice de notre église, mais je dis qu'elle est une autre Berthe, issue de la race de nos comtes illustres et très puissants.» *Ibid.*

l'évolution de la science historique à la Renaissance dans le diocèse de Lausanne et plus largement en Suisse occidentale.

La Descendance des évêques de Lausanne

Analysant finement l'inscription qui lui sert de source, Jean de Cœuve va nettement plus loin que le rédacteur de la *Descendance des évêques de Lausanne*, qui écrit justement sous Aymon de Montfalcon¹⁶. Pour Louis – seul son prénom nous est parvenu: *ego Ludovicus*¹⁷ –, les tombeaux des évêques présents dans la cathédrale de Lausanne constituent surtout des repères topographiques (les trois dalles côte à côte d'Henri, Amédée et Berthold, le beau-frère de la comtesse Berthe dont parle Cœuve); ceux qui portent une inscription peuvent cependant lui servir réellement de source (David, Henri). Quand il ne cite que le tombeau sans l'épithaphe, il est difficile de dire si c'est parce qu'elle n'existait déjà plus, était illisible, ou par trop redondante avec d'autres informations déjà en sa possession.

L'utilisation relativement modeste que fait Louis des sources monumentales le rapproche de ce que Bernard Guenée dit de la méthode des historiens médiévaux:

Pour l'essentiel, ce que l'historien cherchait en général dans ces inscriptions funéraires, c'était des années de décès précises qui lui auraient autrement fait défaut¹⁸.

Louis n'en est pas moins intéressant et multiplie les sources pour parvenir à la rédaction de son ouvrage. Aymon de Montfalcon lui a fourni plusieurs livres de sa bibliothèque, comme le précise l'auteur lui-même¹⁹. Louis devait de plus avoir accès à un minimum de littérature classique, en particulier aux *Histoires* de Tacite (*editio princeps* en 1470, cf. livre I, 68) où l'on trouve pour la première fois imprimé le fait qu'*Aventicum* était le *gentis caput* des Helvètes; Louis écrit *Aventicum caput Helvetiorum*;

16. C. Santschi, *L'historiographie des évêques de Lausanne, des origines à Abraham Ruchat (IX^e-XVIII^e siècles)*, p. 146.

17. J. Gremaud, «Descendance des évêques de Lausanne, de leurs faictz et gestes», p. 344.

18. B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, p. 88.

19. J. Gremaud, «Descendance des évêques de Lausanne, de leurs faictz et gestes», p. 354.

à ses yeux, cela pouvait expliquer raisonnablement que le premier siège épiscopal s'y trouvait (*et inde*)²⁰. Les *Histoires* sont absentes du catalogue de la bibliothèque du chanoine François des Vernets²¹, mais d'autres ouvrages à caractère historique comme Tite-Live (en latin et en français) sont présents. Par ailleurs, Louis est un utilisateur manifestement habitué des archives, qui sont pour lui une source essentielle, bien plus que la tradition orale. Cette familiarité avec les archives peut nous faire supposer qu'il pourrait bien être un des chanoines (éventuellement un chapelain) de la cathédrale, dont plusieurs portent le prénom de Louis vers 1500²².

En historiographe éclairé, Louis critique ses sources, notamment le Cartulaire de Conon d'Estavayer: il contrôle les actes vus par Conon et apporte les correctifs nécessaires; il indique s'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait (*nec potui invenire*²³); il rejette les interventions divines. Il conserve néanmoins un rapport disons contourné à la tradition orale, qu'il n'écarte pas complètement, contrairement à Jean de Cœuve, comme en témoigne ces quelques mots: *et quod fama famat non omnino perdit*²⁴. Relevons encore que Louis rédige à la première personne du singulier et que même s'il ne signe pas véritablement son œuvre, il livre néanmoins son nom.

L'intérêt pour les inscriptions dont font preuve Dubois, Cœuve ou Louis ne doit pas nous laisser de marbre, si l'on suit la conclusion très convaincante de Roberto Weiss pour qui l'épigraphie (comme science) est fille de l'humanisme, une fille évidemment née à Rome: «Lo studio dell'epigrafia classica è un prodotto dell'umanesimo»²⁵.

---

20. C. Santschi, *L'historiographie des évêques de Lausanne, des origines à Abraham Ruchat (IX^e-XVIII^e siècles)*, p. 152 sq.

21. Cf. *infra*.

22. La piste de Louis de Pierre pourrait être la plus prometteuse, sachant que ce chanoine se préoccupe de l'état des tombeaux, qu'il fait restaurer (cf. E. Dupraz, *La cathédrale de Lausanne*, p. 551 sq.). Nous remercions Kérim Berclaz de cette judicieuse suggestion.

23. J. Gremaud, «Descendance des évêques de Lausanne, de leurs faictz et gestes», p. 346.

24. «Ce que colporte la rumeur n'est pas complètement perdu.» *Ibid.*, p. 350.

25. Cité dans F. Vuilleumier Laurens, P. Laurens, *L'âge de l'inscription*, p. 13.

Le bibliophile et le Romain

Arthur Piaget traitait il y a cent ans de la cour littéraire d'Aymon de Montfalcon²⁶. L'évêque n'est pas la seule figure régionale dont on ait fait le centre d'un réseau. Depuis plus d'un siècle, l'historiographie fribourgeoise a construit un cercle humaniste – assez protéiforme – qui a ou aurait gravité autour de Peter Falck²⁷. Plus près de notre évêque, on ne doit pas négliger non plus la personnalité de François des Vernets, chanoine et cellérier du chapitre cathédral. Il était assurément proche d'Aymon de Montfalcon, dont il est le secrétaire dès 1503, faisait partie de sa suite, se trouve au centre d'une correspondance et sera, en 1544, l'interlocuteur de Stumpf en matière d'histoire épiscopale²⁸. Sa bibliothèque a déjà été étudiée par Olivier Pichard, qui écrit un peu sévèrement qu'«il ne faudrait pas faire de [Vernets] un humaniste»; gageons que l'historiographie fribourgeoise n'aurait pas eu autant de scrupules pour un homme possédant une bibliothèque et un réseau! C'est pourtant un personnage sensible à la culture de l'Antiquité et à son *imitatio* qui se révèle à travers les deux catalogues de sa bibliothèque, qui comporte plusieurs ouvrages de grammaire et de rhétorique typiquement humanistes, telles les *Eleganciae linguae latinae* de Lorenzo Valla.

Vernets entretient de plus une correspondance nourrie avec le chanoine Jacques Perrin qui réside souvent à Rome pour les besoins des procédures capitulaires auprès de la chancellerie pontificale. Cette correspondance relève, au moins partiellement, des *epistolae familiares* à la Pétrarque ou à la Leonardo Bruni, vu la teneur des propos échangés avec son ami Perrin. À la lecture de ces lettres, on découvre que Perrin vient en aide à Jean, neveu de Vernets, découvert en piètre état dans les rues de Rome. Il parvient à lui trouver rapidement un emploi dans les cuisines du cardinal de Naples, Gianvincenzo Carafa, dont Perrin était donc peut-être un familier, ce qui ne serait pas rien quand on connaît l'envergure de cette dynastie. En décembre 1536 – dans un contexte de passage à la Réforme dont les échos ne sont peut-être pas encore parvenus jusqu'à

26. A. Piaget, «Aymon de Montfalcon et sa cour littéraire».

27. R. Binz-Wohlhauser, «Existe-t-il un cercle humaniste à Fribourg autour de Peter Falck?» et Y. Dahhaoui, *Peter Falck*.

28. C. Santschi, *L'historiographie des évêques de Lausanne, des origines à Abraham Ruchat (IX^e-XVIII^e siècles)*, p. 193.

Rome²⁹ –, il est nommé *in extremis* par le pape Paul III Farnèse prieur commendataire des prieurés de Rougemont et de Cossonay.

Vernets semble s'épanouir plutôt sous l'épiscopat de Sébastien de Montfalcon, mais c'est bien sous celui d'Aymon de Montfalcon qu'il entre en fonction et qu'il est envoyé à Rome, au moins une fois comme mandataire avec le chanoine Étienne Dunant, rejoindre deux Lausannois qui y résidaient à Rome, François Vigoureux et Henri Savioz. Quel souvenir Vernets garde-t-il de Rome ? Difficile de le savoir, mais une petite phrase que lui adresse Perrin à propos de son neveu nous indique que le séjour n'a pas forcément été qu'une suite d'agréments... : *Aut si maius et litteris melioribus illum imbui cupis, ad te revoca, quoniam Romam nosti*³⁰.

Plusieurs autres chanoines ou délégués du chapitre ont envoyé des lettres à Vernets, qui se trouve donc être un point de convergence des liens du chapitre avec Rome. Par son intermédiaire, Perrin est l'un des premiers à introduire à Lausanne l'utilisation de l'humanistique, et avec elle une certaine culture romaine. Autour de lui, on trouve également le chanoine Laurent Cinquensoz, qui lui offre un exemplaire du *De vita solitaria* de Pétrarque – le seul ouvrage conservé de sa bibliothèque³¹. L'ex libris du *De vita solitaria*, rédigé par Vernets en gothique, montre selon nous qu'il ne pratiquait pas – en tout cas pas couramment – l'écriture humanistique, dont il se serait à n'en pas douter servi pour ce genre d'écrit à l'instar de Falck.

Les chanoines, au cœur des liens avec Rome

De manière générale, les contacts avec l'Italie et plus particulièrement Rome semblent être essentiellement le fait de chanoines du chapitre. On le voit dans les procès-verbaux du chapitre, quand la raison de l'absence de certains chanoines est indiquée. Mais on le voit aussi dans les inventaires des archives vaticanes : dans le peu maniable *Schedario Garampi*,

29. Archivio segreto vaticano, Reg. Vat. 1503, fol. 241r-242v.

30. « Ou bien, si tu désires mieux et qu'il soit mieux imprégné de lettres, rappelle-le chez toi, puisque tu connais Rome. » Archives cantonales vaudoises (ACV), C Va 2515, lettre du 1^{er} juin 1530.

31. Bibliothèque cantonale et universitaire – Lausanne, ms U 1762.

on constate un accroissement évident des fiches concernant le chapitre cathédral dès le dernier tiers du XV^e siècle et jusqu'à la Réforme. Chacune de ces fiches ne signifie pas forcément présence de Lausannois à Rome, mais les liens se multiplient ; et pour qu'une cause avance auprès de la chancellerie pontificale, mieux vaut être sur place...

On connaît d'ailleurs plusieurs noms de délégués du chapitre à Rome à cette période, parmi lesquels : Pierre I Perrin, Pierre II Perrin et son frère Jacques, Henri Savioz, François des Vernets, François Vigoureux, Jacques Neyret, Amédée Mandrot, Jean Prévôt, Michel Barbey, Nicolas de Watteville, Jean Grant, Baptiste de Aycardis, André Provona... Ils sont si nombreux qu'on peut presque affirmer qu'il y a une représentation quasi permanente du chapitre à Rome pendant l'épiscopat d'Aymon de Montfalcon, puis celui de Sébastien. Cela se traduit forcément par une acculturation aux modes curiales, au moins pour des chanoines tels que Jacques Perrin dont les séjours à Rome se multiplient. Ils s'en trouvent être des vecteurs, conscients ou non, de l'humanisme au nord des Alpes.

Aymon de Montfalcon et Rome

Quant à Aymon de Montfalcon lui-même, qu'en est-il de ses séjours trans-alpins ? Si ses séjours turinois ont dû être relativement nombreux³², ce qui est assez naturel pour un Savoyard, on n'en connaît que deux pour ce qui est de Rome. Aymon de Montfalcon y est allé tôt dans sa carrière, comme ambassadeur du roi titulaire de Chypre Louis de Savoie auprès du pape Sixte IV en 1473 ou plus probablement 1474, sachant que le diplôme le nommant émissaire date du 24 décembre 1473³³. Quoiqu'on ignore tout du détail de ce voyage, on n'imagine pas que le jeune trentenaire Aymon de Montfalcon ne se soit pas frotté au monde de la Curie, qui est un des foyers de la culture humaniste. Peut-être en a-t-il profité pour obtenir son titre de protonotaire apostolique, attesté dès 1476 ; sans que ce titre revête un caractère exceptionnel, il dénote tout de même des liens minimaux

---

32. Ne citons pour exemple que deux mariages de la maison de Savoie pour lesquels il s'est rendu à Turin en 1496 et 1501 : Archivio di Stato di Torino, Corte, Matrimoni, Mazzo 17, fascicolo 1 et 2. En revanche, dans son article ici-même, Bernard Andenmatten établit qu'Aymon avait étudié en Avignon et non à Turin comme le supposait Maxime Reymond.

33. ACV, C II 208.

avec Rome. C'est de nouveau comme émissaire des Savoie, de la duchesse Blanche en l'occurrence, qu'il va retourner à Rome en 1489³⁴. Lors de ces deux séjours, il n'a pu manquer de voir les ruines qui parsèment la *caput mundi*, acquérant probablement à ce moment les bases du goût qui lui a fait poser des yeux admiratifs sur les vestiges d'Avenches.

M. Reymond suppose encore un éventuel et en fait trop bref voyage à Rome en mai 1491, juste après l'annonce de sa nomination au siège de Lausanne, pour y régler certaines affaires³⁵. Nous en doutons fort, sachant que le 20 mai, il est à Turin et le 5 juin déjà à Lausanne... les deux semaines et demie qui séparent ces deux dates paraissent bien courtes pour faire l'aller-retour en laissant en plus le temps nécessaire à régler des affaires. On ne peut exclure d'autres séjours à Rome par la suite – voire avant. Mais dès son accession à l'épiscopat, l'activité diplomatique d'Aymon de Montfalcon semble moins tournée vers le sud des Alpes que vers les cantons suisses et la France. Elle cesse dès 1510 environ, en raison de son âge et de son état de santé; signe de la faiblesse d'Aymon de Montfalcon, son neveu Sébastien est nommé coadjuteur dès 1513. En 1512 toutefois, il semble que tant Aymon de Montfalcon que son vicaire général soient absents, puisque Louis de Pierre est temporairement vice-gérant du diocèse³⁶; peut-être l'évêque a-t-il effectué à ce moment l'un de ses derniers voyages.

De la paléographie à la sigillographie

C'est durant le règne d'Aymon que l'écriture humanistique est utilisée pour la première fois dans le diocèse, notamment par Jean de Cœuve et Jacques Perrin, mais également, dans sa partie alémanique, par Peter Falck à Fribourg ou par certains chanoines de la collégiale Saint-Vincent à Berne³⁷. À la chancellerie épiscopale, les actes eux-mêmes restent

---

34. ACV, C II 218. L'acte est daté de 1490, mais mentionne le passage d'Aymon à Rome l'année précédente.

35. M. Reymond, «Aymon de Montfalcon, évêque de Lausanne, 1491-1517», p. 33.

36. M. Reymond, *Les dignitaires de l'Église Notre-Dame de Lausanne jusqu'en 1536*, p. 413.

37. Nous remercions Kathrin Utz-Tremp de nous y avoir rendu attentif. Notre enquête mériterait d'ailleurs d'être nettement amplifiée pour la partie alémanique du diocèse.

fidèles à la gothique jusqu'en 1536, alors qu'une évolution est nettement perceptible dans les sceaux. En 1960 déjà, Claude Lapaire, prenant le contre-pied de certains de ses collègues d'alors, montrait à quel point les ecclésiastiques avaient joué un rôle essentiel dans l'adoption de formes esthétiques nouvelles :

La petite noblesse, les patriciens et les bourgeois se sont montrés très réticents à l'égard de la Renaissance. La plupart des communautés civiles ont systématiquement ignoré l'esthétique nouvelle. [...] Par contre, les ecclésiastiques et certaines communautés religieuses ont acquis très tôt, dès 1510, des matrices modernes³⁸.

C. Lapaire insiste également sur l'influence presque exclusive de l'Italie jusque vers 1520 (la Savoie constituant naturellement un média possible), même si certaines de ses attributions à des ateliers ou orfèvres italiens reposent plus sur des impressions que sur des indices concrets. En ce qui concerne les sceaux vaudois, l'irremplaçable Donald Lindsay Galbreath analyse l'évolution paléographique des légendes en quelques lignes :

Le caractère employé est d'abord la capitale romaine avec mélange d'onciales. [...] La minuscule gothique paraît pour la première fois en 1399 sous Jean Münch, mais les capitales se trouvent encore sous Jean de Prangins, un demi-siècle plus tard, pour réapparaître sous la forme d'onciale de la Renaissance sous Barthélemy Chuet, Julien della Rovere et les deux Montfalcon³⁹.

Malgré l'appellation un peu rustique d'« onciale de la Renaissance » pour les capitales romaines, D. L. Galbreath voit juste dans l'ensemble. C'est bien avec Barthélemy Chuet qu'elle apparaît, même si c'est uniquement avec son sceau d'évêque de Nice sans aucune mention du siège de Lausanne⁴⁰. Puis, c'est au tour de Giuliano della Rovere d'en faire usage comme administrateur diocésain⁴¹. Les deux matrices sont vraisemblablement l'œuvre d'orfèvres du sud de la France (sinon d'Italie) dans le premier cas, et probablement romain dans le second. La chancellerie

---

38. C. Lapaire, « La pénétration de la Renaissance en Suisse, étudiée d'après les sceaux », p. 137.

39. D. L. Galbreath, *Les sceaux des évêques de Lausanne*, p. 21.

40. *Ibid.*, n° 53. Voir aussi C. Raemy Tournelle, « Barthélemy Chuet, un administrateur apostolique sous les signes de la lune et du soleil ».

41. D. L. Galbreath, *Les sceaux des évêques de Lausanne*, n° 54.

épiscopale, dès les années 1460, avait donc régulièrement sous les yeux des sceaux à la « nouvelle mode ». Après un retour temporaire à la minuscule gothique sous Benoît de Montferrand, Aymon de Montfalcon réintroduit la capitale romaine dans deux sceaux⁴².

Les sceaux des Montfalcon

Le « grand sceau »⁴³, de type héraldique, est probablement en usage dès le début de l'épiscopat d'Aymon (fig. 1). Aymon de Montfalcon fait œuvre de pionnier en étant le premier, entre Rhône et Rhin, à se faire produire (probablement par un atelier local) un sceau utilisant, même de manière un peu inaboutie, la nouvelle écriture. Visuellement, la légende offre un léger « effet bâton » qui rappelle la minuscule gothique lapidaire, même si ce sont largement des capitales, parmi lesquelles on trouve cependant un « d » gothique et un « E » presque oncial qui sert d'abréviation étonnante pour *episcopi*. Ce sceau sera recyclé par Sébastien dans les premières années de son épiscopat, les premières lettres de la légende étant regravées : « S[igillum].AVMO[nis] » devient « SEBA⁹ », avec un passage au nominatif qui rompt avec la suite de la légende, toujours au génitif...⁴⁴

Le « petit sceau »⁴⁵ est attesté depuis 1503 au moins. Comme le grand, on y trouve un « d » gothique, mais contrairement à lui, il est au nominatif (malgré un « S[igillum] » en tête de la légende qui demanderait un génitif). Ce qui est plus surprenant, c'est la forme « Lausanne » (au substantif) plutôt que *Lausannensis* (l'absence de tout signe plaide contre une abréviation de cet adjectif par suspension) ; peut-être faut-il y voir un archaïsme délibéré, qui serait cohérent avec les rappels archaïsants des arcades d'aspect roman qu'Aymon de Montfalcon fait construire pour fermer le grand passage de la cathédrale. Chez Sébastien de Montfalcon, on trouvera une abréviation « epi » non pour *episcopi*, mais

42. Aymon dispose encore d'un signet gothique, attesté dès 1503 ; étant un moindre instrument de représentation, l'évêque a peut-être laissé l'orfèvre confectionner une matrice plus « habituelle ». *Ibid.*, n° 59.

43. *Ibid.*, n° 57.

44. *Ibid.*, n° 61.

45. *Ibid.*, n° 58. Légende : « S[igillum].AY[mo].dE.MONTEFALCONE.EP[iscopu]S. LAUSANE.ET.COMES ».

Fig. 1 — «Grand sceau» d'Aymon de Montfalcon.
 S[igillum].AVMO[nis].dE.MONEFALCONE.e[piscopi].LAUSANNISIS.
 ET.PRINCIPIS. Tiré de D. L. Galbreath, *Les sceaux des évêques de Lausanne: 1115-1536*, Bâle, Birkhäuser, 1930, fig. 22.

pour *episcopus*⁴⁶. Cette fragilité syntaxique ne manque pas d'étonner et s'accorde mal avec la culture littéraire évidente des Montfalcon.

Les années 1490 voient apparaître des sceaux à légende à capitales romaines: celui d'Aymon, mais également ceux du chapitre cathédral de Bâle en 1495, de l'évêque de Constance et de Nicolas Schiner à Sion en 1496, puis de son neveu Matthieu en 1499. Dans les faits, c'est une pratique qui reste assez confidentielle, la grande majorité des sceaux étant de tradition gothique pour le type et gothique ou onciale pour l'écriture.

46. *Ibid.*, n° 62.

Cette période ne connaît des sceaux renaissants que propriété d'ecclésiastiques; les communautés civiles ou des particuliers ne s'en doteront qu'à partir des années 1500, plus encore à partir des années 1510-1520. Dès 1511, le sceau du cardinal Matthieu Schiner, de facture romaine, va clairement surpasser les sceaux lausannois⁴⁷. Il ne fait que renforcer une certaine impression de médiocrité des sceaux d'Aymon, qui interpelle véritablement quand on voit le soin qu'il porte par ailleurs à son système de représentation (monogramme, devise et armoiries).

Les sceaux des chanoines du chapitre

Parmi les chanoines d'Aymon de Montfalcon, quelques-uns se sont dotés de sceaux dont la légende est écrite en capitales romaines. Le premier exemple est sans doute le plus beau: le sceau de Pierre I Perrin, qui est chanoine de 1481 à 1512 (fig. 2). Envoyé à Rome pour traiter d'affaires capitulaires auprès de la chancellerie apostolique, il s'y fait manifestement graver une matrice sur laquelle une Vierge à l'Enfant et les saints Pierre et Paul (l'identification de ce dernier reste sujette à caution) se tiennent debout sous un fronton classique porté par deux colonnes toscanes. La Vierge, même si ce n'est pas la Vierge de Lausanne, peut être là pour rappeler la patronne du diocèse d'origine de Perrin, Pierre et Paul rappelant la Ville éternelle et Pierre le prénom du chanoine. Jusqu'ici, un seul exemplaire de ce sceau est repéré, fragmentaire et apposé sur un acte pour un confrère qui n'avait pas le sien⁴⁸.

De manière moins spectaculaire et d'une facture nettement plus proche des sceaux des Montfalcon, celui de François de La Faverge⁴⁹, chantre de la cathédrale, de 1504, présente une capitale romaine d'une belle régularité; on plaiderait volontiers pour une production locale, dans la veine des Montfalcon, sensible à l'influence franco-savoyarde décrite par C. Lapaire.

---

47. C. Lapaire, «La pénétration de la Renaissance en Suisse, étudiée d'après les sceaux», pl. 55, 19.

48. D. L. Galbreath, *Inventaire des sceaux vaudois*, p. 203. A. Dufour, F. Rabut, «Sigillographie de la Savoie», n° 129.

49. C. Lapaire, «La pénétration de la Renaissance en Suisse, étudiée d'après les sceaux», fig. 2.

Fig. 2 — Sceau du chanoine Pierre I Perrin.

S.PETRI.P(errini canonici Laus)AN[n]ENSIS. Tiré de C. Lapaire, «La pénétration de la Renaissance en Suisse, étudiée d'après les sceaux», *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 20 (1960), fig. 1, d'après A. Dufour et F. Rabut, «Sigillographie de la Savoie. Sceaux religieux», *Memorie della reale Accademia delle scienze di Torino, classe di scienze morali, storiche et filologiche*, (1882), Série II, t. XXXIV-XXXV, n° 129.

Les monnaies

Afin d'éclairer plus complètement les influences à l'œuvre dans les sceaux, une étude numismatique s'imposerait ; nous nous contenterons d'ouvrir quelques pistes de réflexion. Ce sont en particulier les monnaies des évêques de Lausanne qui doivent attirer notre regard ; Benoît de Montferrand (1476-1491) le premier suit la mode initiée par Francesco

Sforza de Milan dès 1462 qui veut rétablir l'usage antique en faisant figurer le portrait du gouvernant – qui plus est de profil – sur la monnaie. Aymon et Sébastien de Montfalcon poursuivent dans cette voie⁵⁰. D'autres monnaies, de divers types, montrent par ailleurs l'introduction graduelle de la capitale romaine dans les légendes. Comme pour les sceaux, on constate un parallélisme dans les usages des évêques de Lausanne et de Sion. Dès les années 1480, l'évêque sédunois Jost von Silenen frappera des monnaies d'inspiration italienne⁵¹, une pratique que reprendra Matthieu Schiner qui, comme ses deux prédécesseurs, utilise largement la capitale romaine dans ses monnaies. On serait volontiers tenté d'y voir une concurrence rhodanienne entre les sièges de Sion et de Lausanne, particulièrement entre Matthieu Schiner et Sébastien de Montfalcon, dont les monnaies sortent du même atelier⁵².

Les inscriptions

En ce qui concerne les inscriptions lapidaires, la capitale romaine fait une apparition massive durant l'épiscopat d'Aymon de Montfalcon, avec sa devise *si qua fata sinant* placée en de très nombreux endroits. C'est une capitale en général perlée et fourchue, d'un style assez particulier, au sein duquel on trouve des variations (fig. 3). Aymon de Montfalcon utilise très tôt cette écriture qui est un peu sa marque de fabrique et que l'on retrouve déjà sur la fontaine et l'église de Flaxieu dans les années 1470⁵³. Durant son épiscopat, elle couvrira les murs de la cathédrale (intérieurs et extérieurs), les stalles de la chapelle des martyrs thébains, le château Saint-Maire et de nombreux autres bâtiments épiscopaux. Cette écriture aura un avenir au moins dynastique, puisque Sébastien adopte la même pour l'inscription de sa devise à Lucens⁵⁴.

50. D. Dolivo, *Monnaies du Pays de Vaud*, n^{os} 68, 75, 76, 77, 87.

51. Ch. Lavanchy, « Numismatique valaisanne », n^o 5.

52. Il s'agit dans les deux cas d'une pièce de 6 gros. Pour Matthieu Schiner (mort en 1522 et dont la monnaie est donc forcément antérieure à celle de Sébastien qui a dû s'en inspirer), voir *ibid.*, n^o 15. Pour Sébastien de Montfalcon (millésime 1527), voir D. Dolivo, *Monnaies du Pays de Vaud*, p. 55, n^o 89 et n. 18.

53. M. Grandjean, *L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique*, fig. 963 a et b.

54. *Ibid.*, notamment fig. 389, 969, 971, 972, 975, 977, 987.

Fig. 3 — Exemple de capitales perlées, utilisées pour la devise d'Aymon de Montfalcon sur les stalles de la chapelle des martyrs thébains à la cathédrale de Lausanne. SI QVA FATA SINANT. Photographie Jeremy Bierer, 2018.

Parallèlement à cette capitale perlée, les inscriptions se caractérisent souvent par le mélange des influences. Si les stalles de la chapelle des martyrs thébains portent bien le *Credo* en capitales perlées, les noms des saints et apôtres sont quant à eux écrits en minuscules gothiques. Quant au monogramme de l'évêque, le «A» est une capitale romaine tandis que le «m» est oncial. Sébastien de Montfalcon poursuivra sur cette voie syncrétique dans le vitrail de l'église de Saint-Saphorin⁵⁵ sur lequel le nom du saint et la devise de l'évêque sont en capitales romaines, alors que le millésime, le nom de l'évêque et sa titulature sont en gothique, le tout pour un vitrail très renaissant porté par un remplage de facture gothique flamboyant. Dans le couloir central du château Saint-Maire, les inscriptions en gothique et en capitales perlées accompagnent un décor par ailleurs parfaitement renaissant.

Deux monuments funéraires mêlent également des graphies. Dans la cathédrale, la plate-tombe de Guy Deprez de 1508 présente des initiales en capitales romaines dans une inscription par ailleurs en minuscules gothiques⁵⁶. La même année, à Grandson, la dalle du prieur Guillaume Bourgeois porte une inscription en minuscules gothiques sur le cadre avec un phylactère en capitales romaines⁵⁷. Le même phénomène est visible à la collégiale de Valangin (cadre en gothiques et phylactère en capitales romaines)⁵⁸. La première dalle conservée à ne porter que des capitales romaines est celle du chanoine Philibert de Praroman, mort

55. *Ibid.*, fig. 401.

56. C. Huguenin, G. Cassina, D. Lüthi (dir.), *Destins de pierre*, n° 17.

57. D. Lüthi (dir.), *Le marbre et la poussière*, n° vd-51. Les capitales du phylactère semblent être encore influencées par l'onziale, mais l'analyse est rendue incertaine par une restauration lourde au XIX^e siècle.

58. *Ibid.*, n° ne-72. Cette dalle date certainement d'entre la fin du XV^e siècle et la Réforme.

en 1528⁵⁹. À l'église Saint-François se trouve la dalle d'un bourgeois de Lausanne mort en 1532 dotée d'une élégante inscription en capitales romaines jouant avec la taille des lettres⁶⁰. Si l'on considère le corpus des épitaphes romandes dans son ensemble⁶¹, c'est justement vers 1530 que les inscriptions en capitales romaines commencent à supplanter en nombre les inscriptions gothiques.

Si, dans le diocèse de Lausanne, les premières inscriptions lapidaires en capitales romaines sont quasi toutes postérieures à la spectaculaire épitaphe de Nicolas Schiner à Sion (1510)⁶², elles sont toutefois bien plus précoces qu'en Bourgogne ducale, où la première inscription en capitales romaines ne date que de 1543⁶³. L'influence paléographique de ces inscriptions est donc bien à chercher au sud ; c'est dans ce sens que vont deux dalles genevoises remarquées par Marcel Grandjean :

Les pierres tombales à présentation typiquement renaissante semblent avoir été rares, ou rarement conservées, dans la région. Par bonheur, celles qui ont survécu à Genève (vers 1517 et vers 1531) offrent une preuve irréfutable de l'introduction graduelle des modes ultramontaines bien avant 1536, date de la Réforme dans la future « cité de Calvin »⁶⁴.

Aymon de Montfalcon, François des Vernets ou Jacques Perrin ne sont peut-être pas des humanistes de premier plan, mais ils ont été les témoins, les vecteurs et les acteurs de la culture humaniste dans le diocèse de Lausanne. Ils font partie de la cohorte des « humanistes

---

59. C. Huguenin, G. Cassina, D. Lüthi (dir.), *Destins de pierre*, n° 19.

60. D. Lüthi (dir.), *Le marbre et la poussière*, n° vd-70. Si nous rejoignons Dave Lüthi sur une retouche de la dalle au XVIII^e siècle pour y sculpter des armoiries, nous pensons que l'inscription du cadre et celle du phylactère datent bien du XVI^e siècle, si nous suivons la transcription de Jean-Baptiste Plantin qui reproduit consciencieusement les variations de taille des lettres et les ligatures.

61. C'est-à-dire toutes les inscriptions publiées dans C. Huguenin, G. Cassina, D. Lüthi (dir.), *Destins de pierre* et D. Lüthi (dir.), *Le marbre et la poussière*.

62. D. Lüthi (dir.), *Le marbre et la poussière*, n° vs-66.

63. G. Grillon, *L'ultime message*, p. 243.

64. M. Grandjean, *L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique*, p. 635.

mineurs», des lettrés de l'ombre auxquels les historiens prêtent volontiers attention depuis une vingtaine d'années⁶⁵.

La forte présence de l'État savoyard dans le diocèse voire sur le trône épiscopal facilitant les échanges transalpins, une forme de concurrence avec Sion et les indices glanés à Genève ou en Bourgogne montrent que l'humanisme est ici d'abord le fruit d'une influence italienne avant d'être d'inspiration française ou allemande. Les rapports avec l'Italie se multiplient dans l'entourage d'Aymon de Montfalcon et les effets s'en font sentir un peu partout dans le diocèse, dans l'architecture, les décors ou l'écriture.

Tirant sa devise de l'*Énéide* et s'adressant aux Naïades, tout en faisant construire un monumental portail gothique, mêlant deux écritures jusque dans son monogramme, Aymon incarne la «coexistence pacifique» décrite par Marcel Grandjean.

Grégoire OGUEY

Université de Neuchâtel et Archives de l'État de Neuchâtel

---

65. Cf. C. Revest, «Benedetto da Piglio, l'humanisme et la curie à la fin du Grand Schisme», n. 5.

BIBLIOGRAPHIE

- BINZ-WOHLHAUSER, Rita, « Existe-t-il un cercle humaniste à Fribourg autour de Peter Falck? », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes*, 55 (2015), p. 163-171.
- DAHHAOUI, Yann, *Peter Falck. L'humaniste et sa bibliothèque*, Fribourg, Pro Fribourg, 2017.
- DOLIVO, Dimitri, *Monnaies du Pays de Vaud*, Berne, Société suisse de numismatique, 1964 (Bibliothèque historique vaudoise, 38).
- DUFOUR, Auguste, RABUT, François, « Sigillographie de la Savoie. Sceaux religieux », *Memorie della reale Accademia delle scienze di Torino, classe di scienze morali, storiche et filologiche*, (1882), Série II, t. XXXIV, p. 217-312 et t. XXXV, p. 17-70.
- DUPRAZ, Emmanuel, *La cathédrale de Lausanne. Étude historique*, Lausanne, Librairie Th. Sack, 1906.
- FREI-STOLBA, Regula, « Früheste epigraphische Forschungen in Avenches: zu den Abschriften des 16. Jahrhunderts », *Revue suisse d'histoire*, 42 (1992), p. 227-246.
- GALBREATH, Donald Lindsay, *Les sceaux des évêques de Lausanne: 1115-1536*, Bâle, Birkhäuser, 1930 (tiré à part).
- , *Inventaire des sceaux vaudois*, Lausanne, Payot, 1937.
- GERMANN, Georg, « Respect et piété dans la conservation du patrimoine », in *Petit précis patrimonial. 23 études d'histoire de l'art offertes à Gaëtan Cassina*, éd. par Dave Lüthi, Nicolas Bock, Lausanne, Edimento, 2008, p. 41-55.
- GRANDJEAN, Marcel, « Jalons pour une histoire de la conservation des monuments historiques vaudois jusqu'à Viollet-le-Duc », *Revue historique vaudoise*, 87 (1979), p. 71-97.
- , *L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique*, Lausanne, Cahiers d'archéologie romande, 2015 (Cahiers d'archéologie romande, 157-158).
- GREMAUD, Jean, « Descendance des évêques de Lausanne, de leurs faictz et gestes », in *Mémorial de Fribourg, recueil périodique*, Fribourg, Imprimerie de Joseph-Louis Piller éditeur, 1856, t. III, p. 337-361.

- GRILLON, Guillaume, *L'ultime message : étude des monuments funéraires de la Bourgogne ducale, XII^e-XVI^e siècle*, thèse de doctorat de l'Université de Bourgogne, 2011, en ligne : <<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00717693>>.
- GUENÉE, Bernard, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2011.
- HUGUENIN, Claire, CASSINA, Gaëtan, LÜTHI, Dave (dir.), *Destins de pierre. Le patrimoine funéraire de la cathédrale de Lausanne*, Lausanne, Cahiers d'archéologie romande, 2006 (Cahiers d'archéologie romande, 104).
- LAPAIRE, Claude, « La pénétration de la Renaissance en Suisse, étudiée d'après les sceaux », *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 20 (1960), p. 125-138.
- LAVANCHY, Charles, « Numismatique valaisanne », *Vallesia*, 1985, p. 61-100.
- LÜTHI, Dave (dir.), *Le marbre et la poussière. Le patrimoine funéraire romand (XIV^e-XVIII^e siècles) : Vaud, Neuchâtel, Fribourg, Valais, Jura*, Lausanne, Cahiers d'archéologie romande, 2013 (Cahiers d'archéologie romande, 143-144).
- MAISSEN, Thomas, « Literaturbericht Schweizer Humanismus », *Revue suisse d'histoire*, 50 (2000), p. 515-544.
- MOREROD, Jean-Daniel, « Valangin, capitale ecclésiastique. Le contrôle croissant du chapitre sur la vie religieuse de la seigneurie (1505-1517) », *Revue historique neuchâteloise*, 2005, p. 61-71.
- OGUEY, Grégoire, « Les origines des Neuchâtel (XI^e-XII^e siècles) », in *Neuchâtel et le royaume de Bourgogne. Actes du colloque de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel (SHAN) du 12 novembre 2011*, Neuchâtel, *Revue historique neuchâteloise*, 2013, p. 203-222.
- , « Les chanoines, vecteurs de l'humanisme ? Le cas du diocèse de Lausanne », *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes*, 55 (2015), p. 123-135.
- PIAGET, Arthur, « Aymon de Montfaucon et sa cour littéraire », in *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis*, Paris, Droz, 1928, p. 447-467.
- RAEMY TOURNELLE, Carine, « Barthélemy Chuet, un administrateur apostolique sous les signes de la lune et du soleil », *Bulletin des amis du Musée monétaire*, 19 (2006), p. 32-44.

- REVEST, Clémence, « Benedetto da Piglio, l'humanisme et la curie à la fin du Grand Schisme », in *Benedetto da Piglio. Actes du colloque de Neuchâtel, 15-16 novembre 2013*, éd. par Jean-Daniel Morerod, Marco Petoletti, Lausanne, Société d'histoire de la Suisse romande, à paraître.
- REYMOND, Maxime, *Les dignitaires de l'Église Notre-Dame de Lausanne jusqu'en 1536*, Lausanne, G. Bridel, 1912 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, 2^e série/VIII).
- , « Aymon de Montfalcon, évêque de Lausanne, 1491-1517 », *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 14 (1920), p. 28-39 et 99-111.
- RÜCK, Peter, « Un récit de la captivité du Chapitre de Lausanne en février 1537 », *Revue historique vaudoise*, 78 (1970), p. 43-67.
- SANTSCHI, Catherine, *L'historiographie des évêques de Lausanne, des origines à Abraham Ruchat (IX^e-XVIII^e siècles)*, thèse de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, 1975.
- VUILLEUMIER LAURENS, Florence, LAURENS, Pierre, *L'âge de l'inscription. La rhétorique du monument en Europe du XV^e au XVII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.